

Comment bien se dissoudre

Entretien avec Patrick Corillon, plasticien-performeur réalisé par Isabelle Dumont

LES 21-22 FÉVRIER DERNIERS, le plasticien Patrick Corillon présentait au Corridor – maison de production, de résidence et de création pour les arts vivants à Liège, où il est artiste associé avec sa compagne, la metteuse en scène Dominique Roodthoof – quatre récits-performances sous le titre générique :

LES VIES EN SOI, VOYAGES EXTRAORDINAIRES
DANS LE MONDE DES OBJETS

La rivière bien nommée – 60 minutes pour être de son temps

Le benshi d'Angers – 60 minutes et des poussières

L'ermite ornemental – 60 minutes pour ne rien dire

L'appartement à trous – 60 minutes pour parler toutes les langues

Dans ces spectacles de petite forme, écrits, fabriqués et racontés par lui-même, Patrick Corillon nous entraîne dans des histoires inventées qui interrogent métaphoriquement la quête d'identité à travers un dispositif d'objets, de livres, d'images et de sons qu'il manipule en revisitant de manière personnelle différentes traditions de narration orale (le benshi, le kamishibai, les cantastories).

En tant que plasticien, l'artiste fait depuis longtemps usage des histoires et de l'écriture... Il a même inventé un personnage, Oskar Serti, dont les aventures, relatées sur son site¹, interviennent dans ses créations diverses (objets, installations, dessins, images animées, livres...). Exposé dans de nombreux musées européens, invité entre autres à la Documenta de Kassel, à la biennale de Sao Paulo, de Lyon et de Sydney, Patrick Corillon a reçu également de nombreuses commandes publiques dont la plus récente concerne le nouveau Théâtre de Liège où il est intervenu graphiquement en imprimant des mots et des phrases – comme autant d'amorces ou bribes d'histoires – à divers endroits du théâtre (frise du grand hall, plafond de la verrière, comptoir du bar, loges des artistes, jusque dans la penderie du concierge!).

Depuis 2006, il développe aussi des spectacles d'art vivant : avec Dominique Roodthoof, il a créé la trilogie du DIABLE ABANDONNÉ, dont le récit était porté par l'actrice mais où il intervenait pour faire défiler les mots et les images. Son personnage Oskar Serti a donné lieu à une création musicale, OSKAR SERTI VA AU CONCERT, au Klangforum de Vienne. Et, à la demande de LOD, maison de production de théâtre musical basée à Gand, il a conçu un opéra à partir des AVEUGLES de Maeterlinck avec le jeune compositeur Daan Janssens.

Dans LES VIES EN SOI, Patrick Corillon performe lui-même ses textes. Pas comme un acteur, ni même comme un conteur. Il se présente à nous tel qu'en lui-même – car c'est sa propre histoire qu'il raconte et réinvente à chaque fois – avec sa personnalité joyeuse, joueuse et désireuse de partager avec autrui ce qui l'anime. Combinant l'érudition et l'émerveillement,

la spontanéité et la fausse naïveté, il nous embobine dans ses fictions qui parlent vrai avec une discrétion paisible et malicieuse, agissant à travers le support d'« objets » fabriqués par lui – dont beaucoup de livres-objets regorgeant de surprises –, d'une géométrie épurée et d'une esthétique raffinée, à partir de matériaux simples, voire pauvres : papier, carton, bois, plastique, métal, fil... Et sa manière de raconter est si naturelle (alors qu'elle est tout sauf improvisée), ses récits si fantaisistes et en même temps si prenants, son dispositif plastique si poétique et son imaginaire si ouvert qu'un charme étrange opère, hors des codes habituels de la représentation scénique.

Entretien avec cet inclassable plasticien-performeur pour saisir l'alchimie de ses VIES EN SOI...

Isabelle Dumont : Qu'est-ce qui amène un plasticien reconnu comme tu l'es, exposé dans les plus prestigieux lieux de l'art contemporain, à raconter des histoires en toute intimité, avec quelques objets, sons et images ?

Patrick Corillon : C'est ce que j'ai toujours voulu faire en tant que plasticien : incarner des récits et les placer dans les lieux de vies, par exemple dans les parcs s'il s'agissait de commandes publiques. Mais à un moment donné, j'ai ressenti un vide, qui était le vide du corps, et j'ai eu besoin de mettre mon corps en jeu par rapport au récit. Ainsi est venue la question : comment est-ce que je peux être lu physiquement ? J'ai donc décidé de voir ce qui se passait du côté du théâtre.

Il y avait quelque chose d'exploratoire là-dedans. Ce n'était pas quitter une étape pour une autre : j'étais pris dans le flot des histoires – parce qu'elles sont ma mesure pour être au monde – et les histoires, c'est comme les inondations, ça va partout... Je voulais donc voir où elles allaient m'entraîner, comment elles allaient s'immiscer dans l'oralité, dans un rapport au temps différent. Bien souvent, dans les arts plastiques, on met en avant le côté espace et pas le côté temps : on pense que « pérenne » veut dire « immortel » or une œuvre, même faite pour durer, ne dure toujours qu'un temps. Au théâtre, le temps est réel parce que le corps l'éprouve.

I. D. : Ton œuvre interroge la réalité du monde, l'héritage que tu en as reçu, la perception que tu en as, le langage par lequel tu l'exprimes... Et les objets semblent te servir de lien avec le monde, comme pour t'assurer de sa réalité matérielle.

P. C. : Oui, je me situe tout à fait dans la perspective des objets « transitionnels » de Winnicott : l'objet ou l'espace font le point de passage entre l'intime et le monde, entre soi et les autres. L'objet est porteur de mémoire et d'inconscient, il a une durée, il est une

1. <http://www.corillon.net/>

Patrick Corillon
dans L'APPARTEMENT
À TROUS, création Patrick
Corillon, Le Corridor
(Liège), 2013.
Photo Bohumil Kostobryz.





Patrick Corillon dans
LA RIVIÈRE BIEN NOMMÉE,
le Corridor (Liège)
et La Galerie In Situ
(Paris), 2010.
Photo Raoul Lhermitte.

éponge. Le fil conducteur pour absolument tout ce que je fais, ce sont les objets. Moi, je suis dans la position du transmetteur. Ce que je fais avec le texte écrit dans mes expositions, je le fais avec le texte oral dans mes présentations, tout en ayant aussi du texte écrit qui apparaît, et des livres comme objets. Les livres sont pour moi des objets à part entière, qui créent un rapport physique à l'histoire racontée par leur forme, leur texture, leurs encarts, etc. Ce sont des machines à lire.

I. D. : Tu joues beaucoup avec le rapport entre réalité et fiction, le vrai et le faux. Pourquoi ?

P. C. : Mes histoires forment des boucles parce qu'à la fin, on n'est pas plus avancé qu'au début ! Chaque fois, il y a un « malheureusement » qui détourne le personnage de son intention, mais en même temps il a voyagé, il a expérimenté, il a été au monde. Et ces histoires, elles ne sont que du recyclage de ce que j'ai lu, appris, rencontré, de ce qu'on m'a raconté... Tout ça macère, infuse en moi, puis ça se distille, ça percole, ça diffuse. D'ailleurs, quand je reçois une commande publique, je ne veux pas la signer, je ne veux pas qu'on voie mon nom parce que mon but, c'est de rendre tout ce que j'ai perçu, reçu, infusé. Au fond, ce que je cherche, autant comme artiste que

comme personne, c'est la dissolution : je cherche à bien me dissoudre dans les objets, les histoires, les situations. Quand je suis dans une performance, je voyage en même temps que les spectateurs, et mon corps est totalement de côté : je n'ai pas envie qu'on me regarde et qu'il ne se passe rien. C'est sans doute pour ça que je parle et agis en continu durant soixante minutes dans mes VIES EN SOI. Et c'est pour ça que j'aime me comparer au ver à papier dont je parle dans une des histoires : un corps mou, allongé, une forme parasite qui se nourrit chez autrui.

I. D. : Ton appétit de connaître, de découvrir, ta liberté d'invention, ton enthousiasme à partager ensuite avec les autres tes expériences et réflexions, en assumant un « je » qui cependant se fond dans ce qui l'entoure, elle me paraît résulter de l'interpénétration de deux mondes, celui de l'enfance et celui de l'âge adulte – une interpénétration qui était chère à l'écrivain Walter Benjamin, à qui ton amour des livres (pour enfants notamment) me fait penser...

P. C. : Tous mes projets naissent dans mon lit, la nuit. La nuit, soit tout est impossible, soit tout est possible. Et, oui, il y a quelque chose de l'enfance dans cette invention de mondes possibles.

Ce qui me touche dans le monde de l'enfance, c'est l'abstraction liée aux émotions. Quand on est enfant, on a peu de points de repères. Alors, quand on ressent un sentiment – qu'il soit d'abandon ou d'amour –, c'est tellement nouveau que ça sort de l'abstraction pour commencer à s'incarner. La vie d'adulte, c'est quand on commence vraiment à savoir combien ça pèse, ça mesure, ça vaut, quand la concrétude devient plus forte. Dans ces projets, je cherche à retrouver cette part d'abstraction des émotions qu'on a en nous et qui fait partie de l'enfance.

Le fait aussi de jouer chez moi (au Corridor) me rapproche de l'enfance, où ma propre maison devient un théâtre. C'est vraiment une aire transitionnelle. Bien sûr, quand je suis un peu stressé, je sens que m'adresser aux gens sur scène, ce n'est pas tout à fait la même chose que de leur parler dans ma cuisine. Mais à travers cette intimité, cette simplicité, je peux échanger avec eux, des rencontres ont lieu, des prolongements dans la vie, et ça j'adore.

C'est aussi lié à mon travail de plasticien in situ : partir de là où on est. Du coup, en représentation, je commence toujours par une introduction sur l'ici maintenant.

Par exemple, dans L'APPARTEMENT À TROUS, je commence par décrire le lieu, parler de sa résonance, et je dis d'emblée que je joue comme une pantoufle... Je ne veux pas me poser en acteur. Dans LE BENSHI D'ANGERS, je parle des objets techniques de la représentation. Je crois que c'est quelque chose qui m'est chevillé au corps, cette présence à la situation, dans tout ce qu'elle peut offrir et générer. La scène n'est pas une boîte noire pour m'extraire du monde.

I. D. : C'est là le sens du titre LES VIES EN SOI ?

P. C. : Oui, c'est cette idée de dissolution : on n'est pleinement dans la vie que quand on se rend compte qu'on est que de passage, qu'on a accompagné le flot de la vie durant un moment. La vie, c'est quelque chose qui nous prend sous son aile un moment donné mais on n'en est pas les acteurs principaux, et même si je parle beaucoup de moi dans ces spectacles, c'est un moi en partie fictionnel qui se fond dans ses histoires, qui elles-mêmes racontent des voyages... On quitte vraiment l'histoire individuelle. C'est comme une pierre que tu lances dans l'eau et qui fait des cercles concentriques. Au bout d'un moment, tu ne vois plus d'où est parti le mouvement, mais il a eu lieu, ce mouvement, et c'est capital. La vie ne nous appartient pas.

I. D. : Il y a dans ton parcours une évolution progressive vers la scène : avec LES VIES EN SOI, tu y es tout à fait, tu parles et occupes seul le plateau en assurant toute sa conduite technique. Et après ?

P. C. : Un des textes fondateurs pour le projet du Corridor, c'est un texte de Claudio Magris : UTOPIE ET DÉSENCHANTEMENT. Pour moi, chaque moteur de création, chaque investissement artistique procède de ce double mouvement : autant de désenchantement que d'utopie. Il faut toujours digérer les deux. En termes d'exploration des formes – puisque la recherche, c'est comment les histoires s'incarnent dans des formes –, l'histoire est toujours en recherche de sa forme et elle ne la trouvera jamais, c'est dans son principe même... comme des histoires de famille qui s'installent dans des maisons différentes.

I. D. : C'est donc une expérience de forme possible, avant que la vie ne t'emmène vers d'autres expériences ?

P. C. : Quelles que soient les formes que j'expérimente et les récits que j'invente, il y a dans ma démarche un enjeu de résistance quasi politique : dans tous les domaines où je circule – arts plastiques, théâtre ou littérature –, il y a bien sûr des spécificités au temps, à l'espace et au corps, mais j'ai l'impression que règne aujourd'hui une doxa qui considère que la culture n'est là que pour livrer un miroir contemporain de l'homme, pour refléter ses problématiques actuelles... Je trouve ça réducteur, parce que si on perd la dimension métaphorique ou symbolique de notre être, on se coupe d'une façon de regarder le contexte dans lequel on est. Personnellement, j'ai un ancrage très fort dans la culture et j'estime l'importance de son héritage, je défends « l'inactuel »... Mon but n'est pas de pratiquer un art élitiste qui n'appartienne qu'à certains, mais de ne pas perdre de vue la richesse qu'il y a à être au même instant dans le présent et dans des textes passés qui te regardent, qui te nourrissent. C'est une dynamique fragile en ce moment, c'est pourquoi je la soutiens...

I. D. : D'où le personnage de ton ami Fabrice, qui intervient dans tes récits pour te faire réfléchir, revenir sur ce que tu as dit, pensé, ou fait, te ramener à la « réalité actuelle »... pour te permettre d'affirmer en retour la valeur de « l'inactuel ».

P. C. : Mon ami Fabrice existe et il est vraiment comme ça dans la vie ! C'est comme une maïeutique avec lui et j'ai autant de plaisir à le retrouver dans mes histoires que dans mon existence. Je réalise que, dans tous mes projets, il y a toujours un interlocuteur face au personnage principal, qui joue ce rôle dynamique pour la pensée, qui active ces circulations entre réel et imaginaire, passé et présent, adultes et enfants, monde extérieur et intérieur, soi et autrui. Si ça ne circule pas, on n'est plus dans la vie.